



A mon très aimable confrère et ami

MONSIEUR JULES SAINT-ELME

31 DÉCEMBRE 1891—1er JANVIER 1892

Adieu quatre-vingt onze à ton dernier matin !  
Voici quatre-vingt douze avec ses milles choses,  
Ses frimas pour l'hiver et pour l'été ses roses  
Et ses grappes de fruits pour octobre lointain.

Saluons son aurore et faisons lui sourire  
Comme au jeune bébé longuement attendu.  
Cet hommage muet nous sera-t-il rendu ?  
Nul ne peut le prévoir, nul ne saurait l'écrire !

Canadiens qui gardez le culte des aïeux,  
Cette aurore est l'amour et l'amour c'est vos âmes,  
Temples saints de constance, inoubliables flammes  
Qui font trembler la voix et qui mouillent les yeux !

Puisse le Monde un jour enfin changer de face !  
Puisse, à grande cité, qu'un des nôtres fonda,  
La vieille Gaule être une avec le Canada,  
L'Algérie au ciel bleu, la Lorraine et l'Alsace !

Vous qui les murmurez ces mêmes noms chéris.  
Qui nous ont fait verser bien des larmes amères,  
Sachez que votre sang est le sang de nos mères,  
Français de Montréal et Français de Paris !

Paris 1891.

## FÊTES D'ALSACE

LA VEILLÉE. — LE JOUR DE L'AN. — LA FÊTE DES ROIS MAGES

En hiver, lorsqu'il fait bien froid et qu'une épaisse couche de neige recouvre la terre, on célèbre, en Alsace, plusieurs fêtes, dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

Et d'abord, vous connaissez tous, n'est-ce pas, ces joyeuses réunions de tous les jours, qui s'appellent la "veillée," où l'on se rassemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, au coin d'un bon feu... Les femmes filent au rouet, en s'accompagnant de naïves chansons d'autrefois, au rythme doux et lent; les hommes, gravement assis devant l'âtre, fument leur pipe et discutent les chances de beau ou de mauvais temps, d'après les pronostics, plus ou moins fantaisistes du "Grand messager boiteux de Strasbourg."

Au dehors, le vent siffle, et la scierie trouble seule de son tic-tac monotone le grand silence de ces nuits d'hiver.

Et tenez, chaque année, au retour de décembre, lorsque nos villes recommencent, elles aussi, leurs veillées, je veux dire leurs concerts et leurs théâtres, je me sens envahi par un regret immense de ces bonnes réunions de ma jeunesse, au coin du foyer familial.

Alors je revois toutes ces figures disparues, qui s'effacent loin, démesurément loin, dans les souvenirs de mon enfance.

C'est surtout le vieux père Nicklausse qui me revient devant les yeux, avec ses belles histoires de fantômes et de revenants, qui vous faisaient se dresser les cheveux sur la tête. Oh! les belles histoires!...

Alors, au coup de dix heures à la vieille horloge, lorsque chacun s'en retournait, en pressant le pas, si deux chats se battaient dans une "gosse" débourenée ou si une chonette, dérangée dans son sommeil, sur la branche d'un sapin, lançait dans le silence son cri terrifiant, je vous laisse à penser combien on avait peur...

\*\*

Comme véritables fêtes avant les "Chibés," dont je vous parlerai plus tard, je dois vous entretenir des réjouissances du jour de l'an, avec leurs troupes d'enfants qui parcourent les villages et qui chantent cette vieille chanson, terminée par le cri : Au gui de l'an neuf...

Le lendemain ils s'en vont, en habit de dimanche, adresser leurs vœux aux chefs de la famille, avec le compliment traditionnel "bonne année, bonne santé et le paradis à la fin de vos jours."

Après les embrassements réciproques et les larmes que la bonne grand-mère verse de bonheur, vient la distribution des gâteaux appelés "veek" et "courriou," ces derniers réservés aux parrains et aux marraines.

Puis, après la fête domestique se célèbre la fête populaire du "mai" autour de la fontaine.

C'est un jeune sapin ou un beau plant de houx, orné de ses baies écarlates, que les jeunes filles festonnent de rubans, de coques d'œufs, de petites figures de fantaisie.

Ainsi décoré, on le plante au-dessus de la fontaine, et, pendant le jour, il est l'objet des visites de tout le village, car on le regarde comme un symbole protecteur pendant l'année qui s'ouvre.

Le soir, des rondes s'organisent tout autour, et c'est alors que se chantent ces naïves complaintes d'autrefois, si fraîches et si originales : "Qui a planté le mai ?" Il a dans ses feuilles plus de rubans que les buissons n'ont jamais eu d'oiseaux dans la saison du soleil. Qui a planté le mai ? C'est une jeune fille de belle espérance.—Ohé ! la ! la ! tournons pour la jeune fille.

Qui a planté le mai ? Il a plus de femmes de pin, de petits bergers et de soldats de plomb, que le plus gâté de nos enfants uniques. Qui a planté le mai ? C'est une jeune fille dont dépend notre bonheur à tous.—Ohé ! la ! la ! tournons pour la jeune fille.

Qui a planté le mai ? Il rendra le sourire meilleur, les causeries moins malignes et le voisinage plus chrétien. Qui a planté le mai ? C'est une jeune fille qu'on nomme "Nouvelle Année."—Ohé ! la ! la ! tournons pour la jeune fille.

\*\*

Et puis, quelques jours après, c'est la grande fête des Rois Mages, qui s'en vont de maison en maison, avec leurs costumes constellés de papier doré, leurs couronnes royales et leurs sceptres, annoncer la naissance du Sauveur du monde :

Nous sommes trois, souverains princes de l'Orient,  
Qui voyageons dans ces provinces de l'Occident  
Pour adorer le Roi des rois  
Dans sa naissance.

C'est ainsi que chantent Melchior, Gaspard et Balthazar, tandis que Hérôde, resté à la porte, fait son entrée et se promène autour de la salle, en brandissant son sceptre et en répondant :

Je ne crois pas qu'il y ait dans ces pays  
De roi qui passe par-dessus moi...

Et le vieux repas de famille donc, où trône, majestueux dans sa croûte dorée, le gâteau qui contient dans ses flancs la fève tant désirée... Qui le sort va-t-il favoriser ? Dans quel morceau se cache-t-elle, la bienheureuse fève ?

—La voilà ! s'écrie tout à coup une voix triomphante.

Et aussitôt les verres se lèvent ; la joie éclate sur tous les visages... Vive le roi de la fève !...

Elle est allée au tout petit, à celui qui sait à peine parler, pour rendre la joie plus vive et plus complète.

Et chacun d'applaudir, d'approcher son verre du sien, de l'embrasser.

Puis, tandis qu'il prend son rôle au sérieux, qu'il se redresse, tout fier de sa dignité et de son importance, le père et la mère pleurent de joie au bout de la table, à la vue de ce tableau charmant de bonheur domestique.

Oh ! ces vieilles fêtes de famille ; Oh ! cette joie exquise et pure de nos premières années !...

J. B. CHATBIAN,

Bruxelles (Belgique), 1891.

## CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

UN MOT A JEAN PLEURE

Mon cher ami.

LE MONDE ILLUSTRÉ du 5 décembre dernier a favorisé ses lecteurs d'un de ces élégants badinages qui vous sont coutumiers ; un article poivre et sel.

Votre style a quelque peine à pénétrer dans les rudes régions du nord ; les fleurs, écloses en votre cabinet d'étude chaud et capitonné, craignent l'aridité de nos montagnes et la froidure de nos hivers ; ne soyez donc pas surpris, Jean, que je vienne un peu tard vous rappeler cette bluette.

*Ridendo dicere verum quid vetat ?* Vous avez dit la même chose en français, Jean ; et la phrase en est si harmonieuse et d'un rythme si doux, que le dépit me fait recourir au latin. "En badinant on en dit long."—phrase profonde et réjouissante ! d'ailleurs, tous vos dires, et je ne vous en aime que plus, ô mon Jean !—tous vos dires sont "vérité pure, chaste et une." Vous prenez Jean Rit dans votre nacelle, vous parlez pour lui, et les nez décrits, et les excentricités divulguées et les défauts abra-cadabrants dont votre frère nous a régaliés en deviennent plus divertissants. Tout est vrai, "votre rire est éloquent," et vous êtes en vos gaies esquisses les gens les plus graves du monde. Donc l'esprit, qu'en l'occurrence dernière vous dépensez à plaisanter mon pauvre article, a un motif sérieux pour se produire. Certaines idées sur la critique des jeunes ne vous plaisent point ; il se peut que vous ayez raison, Jean ; il se peut que je n'aie point tort. Vos remarques soulèvent une question digne de discussion.

Aujourd'hui, je veux ne vous dire qu'un mot.

Devant le public du MONDE ILLUSTRÉ qui pour son bonheur, n'a pas lu l'article dont vous vous plaignez, vous faites dire à votre serviteur des choses auxquelles il n'a jamais pensé ; il n'a pas écrit dans *le Glaneur* ce que vous lui attribuez dans le MONDE ILLUSTRÉ. Lisez mieux, Jean ; vos yeux s'usent peut-être à suivre l'ingénieux tracé de la règle et du compas ; portez lunette, mon cher. La plume, que vos conseils ont souvent dirigée, n'a jamais touché, fût-ce du bout de ses barbes et le plus légèrement, aux "riens du tout rimés" de M. René Lemay ; Apollon m'en garde ! elle n'a jamais désiré "l'éreintement" des jeunes ; jamais elle n'a demandé pour leurs œuvres la "critique qui blesse et décourage." L'article incriminé étant fort éloigné de ces idées, on n'a même pas la consolation de supposer une simple erreur de votre part. Vous êtes mon ami intime Jean, mais vous n'avez pas le droit de penser pour moi ; mes pensées sont pauvres sans doute, mais je m'en contente et vous prie de ne me point prêter les vôtres. Si vous voulez contredire l'écrit en question, daignez l'attaquer tel que le *Glaneur* l'a publié pour le plus grand supplice de ses lecteurs, et non tel que le fait votre imagination qui aime à me prêter des absurdités faciles à réfuter ; alors, nous discuterons.

Quant au nègre et à l'allusion... O Jean, pourquoi, ayant dès le début montré tant d'humilité au profit de M. Lemay et de ses "riens du tout" pourquoi l'insultez-vous ? La caverne de Camora était aussi sombre que la nuit... Ossian lui en a-t-il fait un reproche ? Vous êtes cruel, ô Jean !

Avant de laisser le chroniqueur, je dois à l'ami un mot consolant. Vous avez éprouvé une déception, pauvre ami ! c'est vous qui nous le dites : "pour relever des fautes, il faut en trouver, et c'est en vain que j'en ai cherché sous votre plume." Consoloz vous, mon Jean. Vous n'avez pas trouvé, mais vous avez cherché ; vous avez en cela fait votre possible ; aucun reproche ne peut vous être fait, vous avez bien mérité de l'amitié, le succès n'a pas couronné vos efforts, mais vous avez cherché : tout est là. Consoloz vous.

... "Dieu bénit l'homme non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché." Ne croyez pas votre jugement littéraire en défaut, parce que vous pensez ne pas avoir vu de fautes là où elles pullulent ; consoloz-vous... car je vais vous dire un grand secret ignoré de vous seul : c'est souvent votre indulgence qui juge les œuvres de vos amis, parmi lesquels vous avez eu jusqu'à ce jour la bonté de compter votre dévoué—DENIS RUTHBAN.